

L'unif des filles et des nantis

ENSEIGNEMENT Quand l'origine sociale et le genre conditionnent la réussite

► Que font vos parents ?

S'ils sont universitaires, vous serez plus facilement leur digne successeur.

► Les filles par contre, compensent mieux le malus lié à leur origine sociale que les garçons.

Ingénieur, médecin, économiste, avocat... de père en fils ? Dit autrement, l'université est-elle réservée aux « fils de », à la descendance de ceux qui, deux ou trois décennies, plus tôt ont déjà usé leurs culottes à l'université ? Incontestablement, l'enseignement

a tendance à reproduire les « élites » : le poids des étudiants nés de parents diplômés de l'enseignement supérieur est largement supérieur (2,5 fois) à leur poids réel dans la société. C'est ce qui ressortait d'une étude publiée en 2010 par un groupe de chercheurs. Tout aussi incontestablement pourtant, l'accès à l'enseignement s'est largement démocratisé : malgré un récent tassement, le nombre de jeunes moins favorisés qui s'engouffrent dans une formation supérieure s'est accru ces dernières décennies.

Si l'accès à l'université est une chose, la réussite en est une autre. Quatre chercheurs de l'ULG (Dominique Lafontaine), de l'UCL (Vincent Dupriez et Maud Van Campenhoudt) et de l'ULB

(Catherine Vermandele) ont réalisé une intéressante étude sur le sujet, mettant en perspective origine, genre et réussite. Leur base de travail : près de 3.000 étudiants de première génération (inscrits en première année, pour la première fois à l'université). Publiée voici de longs mois dans une revue scientifique française, elle n'a pas jusqu'à présent percolé dans le grand public. Or, elle recèle quelques perles, mettant le doigt sur deux phénomènes étonnants. D'une part, l'origine sociale – calculée sur le diplôme des parents – influence bel et bien la réussite à l'université. D'autre part les filles sont bien moins impactées que les garçons par leur milieu d'origine. Explications. ■

ERIC BURGRAFF

1 La chance aux filles Si le taux de réussite à l'université pour les étudiants de première génération tourne autour du chiffre – stable mais catastrophique – de 37 %, le problème n'a pas la même ampleur selon que l'on soit fille ou garçon. Une confirmation dans cette étude : quel que soit le secteur, les filles réussissent plus fréquemment leur première année universitaire que les garçons : 43 % de réussite dans le premier groupe, contre 32 % dans le second. Les chercheurs ont d'ailleurs mis des valeurs statistiques sur la réussite : « *La chance pour une fille de réussir sa première année à l'université est en moyenne 1,6 fois plus élevée que celle d'un garçon* » ! La différence s'accroît en fonction du secteur : en sciences, où les garçons sont majoritaires, les chances de réussite des filles sont 2,3 fois plus élevées (!) que celles de leurs camarades, « *sans doute en raison d'un phénomène de sursélection* ».

2 Être à l'heure Dans quelle mesure le parcours antérieur influence-t-il la réussite ? L'étude éclaire magistralement l'impact du redoublement. Toutes choses égales par ailleurs (lorsque donc les chercheurs neutralisent les autres critères) un élève qui arrive à l'université à l'heure a 5,2 fois plus de chances de réussir sa première bac qu'un élève qui a redoublé au moins une fois précédemment. Mais ce n'est pas tout, d'autres variables influencent la réussite. En neutralisant les autres éléments on sait désormais que l'élève qui sort de maths fortes double ses chances de réussite tandis que son camarade issu d'une section « langues anciennes » multiplie ses chances par 2,5. On sait aussi, et ça confirme le chapitre précédent, que quelle soit l'âge d'arrivée à l'université, le parcours scolaire ou le diplôme des parents, les « *filles réussissent systématiquement mieux que les garçons* ».

3 Fils de... Voici donc le nœud du problème : alors que l'accès à l'enseignement supérieur s'est largement démocratisé, la réussite a-t-elle suivi le mouvement ? Un enfant issu d'une famille ouvrière a-t-il statistiquement les mêmes chances de réussite que son camarade de classe dont les parents sont infirmiers ou avocats ? La réponse est non. Toutes choses étant égales par ailleurs, la chance de réussir la 1^{re} bac est 1,8 fois plus élevée pour un jeune dont au moins un des parents est diplômé de l'université par rapport à un copain dont aucun des parents n'est dans cette situation. La différence se marque encore plus entre facultés : le fils ou la fille de médecin (ou plus généralement d'un parent issu du secteur de la santé) double pratiquement ses chances de réussite par rapport à la masse. Par contre, le fils ou la fille d'un diplômé en sciences humaines voit son bonus chance réduit à 1,5.

4 Filles de... Les choses se corsent lorsque l'on croise l'origine sociale (figée dans le diplôme des parents) et le sexe de l'étudiant. A diplôme de parent égal, les filles gardent un avantage sur les garçons, mais cet avantage s'accroît au fur et à mesure que le diplôme des parents est élevé. En effet, expliquent les chercheurs, les chances de réussite de la première année universitaire des filles sont 1,51 fois plus élevées que celle des garçons lorsqu'aucun parent n'est diplômé de l'enseignement supérieur. Elle sont 1,67 fois plus élevées quand au moins un des parents est diplômé d'une école supérieure (hors université donc). Et elles sont 1,72 fois plus élevées lorsqu'au moins un des parents présente un diplôme de l'université. Ainsi donc, plus le milieu familial est socioculturellement élevé, plus les filles ont de chances de réussir par rapport aux garçons. « Les écarts de réussite se creusent bel et bien en faveur des filles à mesure que le diplôme des parents s'élève », dit Dominique Lafontaine.

5 Les filles compensent Pour mémoire, la réussite augmente avec l'origine sociale : 29,1 % pour les étudiants dont le père a un diplôme du secondaire et 45,6 % pour l'enfant d'un universitaire. Elle varie aussi selon le sexe : dans une première catégorie (aucun parent diplômé du supérieur), seuls 21 % des garçons réussissent contre 29 % des filles. Dans une seconde (un parent diplômé du supérieur mais aucun de l'unif), 31 % des garçons réussissent contre 43 % des filles. Dans la troisième (un parent diplômé de l'unif), 38 % de réussite chez les garçons contre 51 % chez les filles. Qu'est-ce que cela nous enseigne ? Que les filles d'origine sociale modeste réussissent aussi bien que les garçons d'origine sociale moyenne et que les filles d'origine sociale moyenne réussissent mieux que les garçons d'origine sociale supérieure. Que donc, les filles sont capables, plus que les garçons, de neutraliser le « malus » lié à l'origine sociale.

E.B.

« Les garçons s'évaluent très mal »

Le professeur Dominique Lafontaine (ULG) a codirigé l'étude. Elle nous livre son analyse.

Pourquoi un retard en primaire ou secondaire influence-t-il la réussite ultérieure ?

On peut penser que si l'assiduité influence la réussite dans le secondaire, elle a le même impact à l'université. Il est rare que si l'on ne s'est pas habitué à un travail régulier dans l'adolescence on s'y mette tout d'un coup en embrassant des études supérieures. De plus, les élèves arrivant en retard à l'université viennent plus souvent de filières techniques, or bien qu'elles préparent aux études supérieures, le saut qualitatif est important entre ces filières et l'université. S'agissant de l'influence de l'origine sociale, on trouve notamment une explication dans le parcours scolaire antérieur qui est lui-même in-

fluencé par l'origine sociale. On sait par exemple que les langues anciennes – qui conduisent plus facilement vers la réussite – ne sont pas toujours choisies par les mêmes familles.

Comment expliquer cet avantage compétitif des filles dans le parcours universitaire ?

On peut partir de l'image traditionnelle de la fille volontiers plus sérieuse, plus travailleuse mais ça ne suffit pas à expliquer le tout. Je formule une autre hypothèse : les filles accordent plus d'importance que les garçons aux études supérieures. Elles tentent, d'avantage que ces derniers, de (se) prouver quelque chose. On sait par exemple, qu'à performance antérieure égale, les filles aspirent plus que les garçons à accomplir des études universitaires. Cette attitude liée à la valeur des études compense ainsi le déficit lié à l'origine sociale.

Une autre explication ?

Je formule une autre hypothèse, liée à la capacité d'évaluation. Elle est incontestablement meilleure chez les filles que chez les garçons : les premières rèpent plus facilement leurs lacunes, les corrigent donc plus vite. Par contre, généralement, les garçons s'évaluent très mal : tant qu'ils n'ont pas la sanction dans les gencives ils ne produisent pas l'effort correctif nécessaire. Je suggère que l'université se serve de ces constats : il faut donner aux élèves l'occasion de se tester très tôt pour vérifier leur capacité d'évaluation. Ainsi, les tests intermédiaires seront bénéfiques autant pour les élèves d'origine sociale modeste qui ne bénéficient pas du bagage culturel des parents (les réflexes, la connaissance du milieu...) qu'aux garçons tout court. ■

Propos recueillis par
ÉRIC BURGRAFF